



HAL
open science

Guillaume, Benveniste : sur quelques thèmes de recherche communs

Chloé Laplantine

► **To cite this version:**

Chloé Laplantine. Guillaume, Benveniste : sur quelques thèmes de recherche communs. *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*, 2019, Langue et condition humaine : Gustave Guillaume et Émile Benveniste, 2019/1, pp.59-68. hal-02466349

HAL Id: hal-02466349

<https://hal.science/hal-02466349v1>

Submitted on 13 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guillaume, Benveniste : sur quelques thèmes de recherche communs.

Chloé Laplantine

Histoire des Théories Linguistiques

Gustave Guillaume et Emile Benveniste, que presque une génération sépare (19 ans exactement), ont en commun une réflexion qui unit une recherche théorique de généralisation sur le langage et un travail d'exploration des langues particulières. Cette articulation entre analyse comparée des langues et théorie du langage ne leur est pas spécifique, elle caractérise un mode de réflexion propre à une époque, et auquel on peut rattacher aussi bien les entreprises de Humboldt, Schleicher, Steinthal, Gabelentz, Bréal, Saussure, Meillet, etc., qui ont tous développé une théorie du langage en même temps que des analyses de langues particulières. Guillaume et Benveniste, s'ils poursuivent cette tradition de pensée, la reçoivent en particulier de deux auteurs : Meillet (qu'ils ont connu et qui a dirigé leurs travaux à l'Ecole des Hautes Etudes), et Saussure (qu'ils n'ont pas connu, mais dont l'œuvre apparaît comme un point de départ dans leurs propres recherches), dont l'approche des langues ne vise pas uniquement à rendre compte de correspondances, mais à mettre au jour des systèmes de significances, c'est-à-dire de valeurs.

Voici comment Benveniste décrit la tension nécessaire où travaille le linguiste entre l'étude des langues et la théorie du langage:

Le langage, faculté humaine, caractéristique universelle et immuable de l'homme, est autre chose que les langues, toujours particulières et variables, en lesquelles il se réalise. C'est des langues que s'occupe le linguiste, et la linguistique est d'abord la théorie des langues. Mais, dans la perspective où nous nous plaçons ici, nous verrons que ces voies différentes s'entrelacent souvent et finalement se confondent, car les problèmes infiniment divers des langues ont ceci de commun qu'à un certain degré de généralité ils mettent toujours en question le langage¹.

La linguistique générale que développe Benveniste se nourrit de l'étude des langues, qui pour lui est première (« la linguistique est *d'abord* la théorie des langues ») ; elle n'est pas l'application d'un modèle pré-pensé.

L'ouvrage de Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, qui paraît en 1919, semble condenser à la fois la pensée de la valeur linguistique théorisée par Saussure et l'héritage plus ancien d'une approche psychologique du fonctionnement de la langue (non moins présente chez Saussure). L'originalité de l'entreprise de Guillaume consiste dans le choix de l'élément qu'il aborde, et dans le changement de point de vue qu'en implique l'étude. Dans la langue l'article apparaît comme un élément de second plan par rapport au nom ou au verbe, éléments qui eux semblent pouvoir se satisfaire, pour une vue diachronique, de l'approche de l'étymologie qui retrace l'histoire des valeurs et des transformations phonétiques. L'étude de l'article implique un autre point de vue sur la langue, qui alors change de visage dans son entier. Guillaume parle de l'« étude sémantique des formes² », projet qui semble tenir compte de la langue à la fois dans son histoire et dans son présent.

¹ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), *Problèmes de linguistique générale*, p. 19.

² Gustave Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française* (1919), Limoges : Lambert-Lucas, 2010, p. 27.

L'article met l'analyste en contact avec les mécanismes de la langue, mais peut-être surtout avec les mécanismes de l'esprit. Guillaume ne manque pas de citer la formulation de Larousse, « ce petit mot empli de tant d'esprit³ », en donnant à entendre de manière encore plus marquée la notion d'*esprit*. L'article est en effet conçu par Guillaume comme rendant compte d'un travail d'élaboration des langues relativement à un « problème qui n'existe pas seulement pour l'esprit d'un peuple, mais universellement pour l'esprit humain, par le fait même du langage⁴ ».

Le problème de l'article apparaît comme une négociation ininterrompue⁵ entre l'esprit et la langue, deux dimensions qui ne se recouvrent pas, la langue étant gouvernée par ses propres lois (« le langage relève de lois propres, indépendantes dans leur sphère, non sujettes de l'esprit⁶ »), mais la pensée étant en même temps le guide du perfectionnement de celle-ci (« Les langues ne sont le miroir de l'entendement que dans la mesure où l'on tient pour certain qu'elles reflètent les obscurités et les fausses clartés de l'esprit non moins que les vérités qu'il aperçoit »⁷). Enfin, l'article en tant qu'élément moins *nécessaire* à la langue (par rapport au nom), semble pouvoir révéler, selon Guillaume, une « image plus nette des exigences abstraites de la pensée⁸ », et c'est là précisément que ce situe son projet d'étude. Si le *problème* est du côté de la généralité (universalité) de l'esprit humain, la *solution* est du côté des langues et de leur histoire particulière.

Le *problème* est un terme-clé de la théorie du langage de Benveniste. Il est intéressant de faire se rencontrer Guillaume et Benveniste autour de ce terme, qui rend compte de deux approches différentes par rapport au savoir sur les langues. Le terme « problème » apparaît ponctuellement dans les articles de Benveniste, et de manière particulièrement marquée dans l'intitulé *Problèmes de linguistique générale*⁹, qui précise immédiatement sa démarche d'investigation en linguistique : à l'opposé d'un enseignement positif et définitif, il propose une attitude de distanciation, où les objets du savoir n'existent pas sans le point de vue (le discours) qui les découvre. Parlant des études rassemblées dans le volume, il écrit : « Si on les a présentées ici sous la dénomination de “problèmes”, c'est qu'elles apportent dans leur ensemble et chacune pour soi une contribution à la grande problématique du langage¹⁰ ». Le *problème* chez Benveniste est la forme de pensée qui correspond à sa théorie du langage – c'est le langage qui fait l'histoire et non l'inverse¹¹ – ; c'est une critique du savoir arrêté.

En lisant Guillaume, c'est parfois plus à Michel Bréal qu'à Ferdinand de Saussure ou Antoine Meillet qu'on peut être amenés à penser, notamment à l'expression de « lois intellectuelles du langage » (1897), ou « lois psychologiques¹² », ou au titre d'un de ses textes, plus ancien, « Les idées latentes du langage » (1868)¹³.

³ *Le problème de l'article*, p. 41.

⁴ *Le problème de l'article*, p. 21.

⁵ « Peut-il y avoir dans le langage d'autres solutions que des solutions empiriques des problèmes de la pensée ? Assurément non, tant qu'il s'agit d'un problème primordial d'expression ; il fallait que la pensée s'exprimât : peu importait comment. Mais une fois le moyen d'expression primaire créé, la pensée qui en fait usage ne tarde pas à en éprouver l'insuffisance, l'imperfection ; ce qui entraîne une critique secondaire, inconsciente et ininterrompue, en même temps qu'une recherche des innovations de système propres à atténuer le défaut senti ». *Le problème de l'article*, p. 47.

⁶ *Le problème de l'article*, p. 31.

⁷ *Le problème de l'article*, p. 48.

⁸ « Aussi à mesure qu'on s'écarte des éléments les plus nécessaires en fait au langage, les chances augmentent-elles d'y rencontrer des éléments qui procèdent des pures nécessités de l'esprit. On se passerait plus aisément de l'article que du nom, – cela est hors de doute, puisque certaines langues s'en passent actuellement, – d'où il faut conclure que moins nécessaire en fait que le nom, l'article pourrait bien, par cela même, offrir une image plus nette des exigences abstraites de la pensée ». *Le problème de l'article*, p. 47.

⁹ On peut se référer pour cette question à Gérard Dessons, *Emile Benveniste, L'invention du discours*, Paris : Editions In Press, 2006, p. 10-12.

¹⁰ Emile Benveniste, « Avant-propos », *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 1966.

¹¹ Voir. Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire », *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 1974, p.32.

¹² Expression que l'on trouve par exemple dans « Les lois intellectuelles du langage. Fragment de sémantique », *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 17, 1883, p. 142.

¹³ Ce texte (qui sera republié dans les *Mélanges de mythologie et de linguistique* en 1877) est un discours que Michel Bréal avait donné à l'occasion de la réouverture de la chaire de Grammaire Comparée au Collège de France.

L'esprit pénètre la matière du langage et remplit jusqu'aux vides et aux interstices. En n'admettant chez un peuple d'autres idées que celles qui sont formellement représentées, nous nous exposerions à négliger peut-être ce que son intelligence a de plus vivant et de plus original. Puisque les idiomes ne sont point d'accord en ce qu'ils expriment, ils peuvent aussi différer par ce qu'ils sous-entendent. Il ne suffit point, pour se rendre compte de la structure d'une langue, d'analyser sa grammaire et de ramener les mots à leur valeur étymologique. Il faut entrer dans la façon de penser et de sentir d'un peuple. C'est à cette condition seulement que la philologie comparative répondra à son objet le plus élevé, qui est de nous aider à surprendre les opérations de la raison humaine, et à découvrir les lois historiques de son développement¹⁴.

On reconnaît en lisant ces lignes le projet d'une *sémantique* que développe Bréal, une linguistique qui a pour ambition de mettre en lumière de manière historique et dynamique l'originalité du sentir et du vivre des peuples (« Il faut entrer dans la façon de penser et de sentir d'un peuple »). On remarque des notions comme celles d'« opérations » de la raison humaine, de « sous-entendu » (et c'est à un grammairien psychologue ou sémanticien d'approcher ce sous-entendu des langues), ou encore les notions de « vide » et d'« interstice », qui définissent une linguistique de l'invisible et de l'immatériel. Le silence et l'invisible, l'obscur, ou l'occulte constituant des thématiques d'époque, dans la recherche scientifique et dans le même temps dans les arts, chez les symbolistes par exemple (mais déjà chez Victor Hugo : « Nous contemplons l'obscur, l'inconnu, l'invisible¹⁵ »). Bréal dans le début de son *Essai de sémantique* usait de cette même représentation de l'invisible lorsqu'il écrivait : « Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside aux changements du langage¹⁶ ». Il y a à entendre dans les silences, il y a ce qui ne se voit pas, ou ce qu'on ne sait pas encore voir dans les vides, les interstices, et qui demande un point de vue nouveau. L'article est en cela l'invisible d'une théorie du langage. Louis Havet, dans son compte-rendu sur le *Problème de l'article*, parlait d'un « incroyable don de discerner l'invisible »¹⁷. Dans *Le problème de l'article*, on trouve de l'obscur, l'obscurité que révèlent les formes anciennes de la langue (« tandis que les faits anciens le [= le principe de la théorie de l'article] présentent obscurément, comme quelque chose qui s'essaye, qui cherche sa voie, les faits récents le montrent, au contraire, dans toute sa force et produisant des effets qui le révèlent » (p. 51), l'obscurité faisant partie du processus même de perfectionnement de la langue et de l'esprit (« les problèmes actuellement en nous sous une forme obscure », p.46-47, « les obscurités et les fausses clarté de l'esprit », p.48). La pensée en tant que tentative, est elle-même imperfection et *désordre* (« le désordre de nos vues particulières », p.48). Enfin, l'esprit procède à une « critique secondaire, inconsciente et ininterrompue » (p.47) dont la conséquence est l'histoire de la langue. L'obscur de Guillaume rappelle celui de Bréal dans l'avant propos (« Idée de ce travail ») de *l'Essai de sémantique* (1897) : « Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside aux changements du langage¹⁸ ». Chez Benveniste, l'obscur travaille également, dans l'inconscient du discours, et plus particulièrement dans la production du langage poétique : « Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière s'y

¹⁴ Michel Bréal, *Les idées latentes du langage, Leçon faite au Collège de France pour la réouverture du Cours de Grammaire comparée, le 7 décembre 1868*, Paris, Librairie Hachette, 1868, p.31. Texte repris dans les *Mélanges de mythologie et de linguistique* (1877), Limoges : Lambert-Lucas, p. 201.

¹⁵ Victor Hugo, *Les Contemplations*, Livre sixième, XIV, Paris : Gallimard, 1973, p. 343.

¹⁶ Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Limoges : Lambert-Lucas, 2005, p. 30.

¹⁷ Louis Havet, « Gustave Guillaume. *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française* », *Journal des savants*, Vol. 17, n°3, 1919, p. 159.

¹⁸ Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Limoges : Lambert-Lucas, 2005, p. 30.

délivre »¹⁹. Cette formulation apparaît à la fin de son article de 1956 sur la psychanalyse, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », et pourra paraître pour le lecteur de Bréal comme un écho lointain.

Dans son « Avant-propos », Guillaume inscrit le projet de son ouvrage *Le problème de l'article* dans la poursuite des travaux d'une discipline, la grammaire comparée. On pourrait même dire qu'il définit son propre travail comme un avenir, ou du moins un présent, de cette discipline, par rapport à une forme de recherche ancienne et dépassée qui visait la reconstruction d'une langue commune par comparaison, la formulation d'étymologies ou de lois de transformations phonétiques. On peut citer le début du *Problème de l'article* :

Le présent ouvrage est un essai d'application de la méthode comparative à la partie formelle des langues. Nous renvoyons pour la connaissance même de cette méthode aux ouvrages spéciaux : on y verra que, réduite à l'essentiel, elle consiste à relever entre des langues attestées des correspondances régulières qui, une fois reconnues, ne sont explicables que par l'existence d'un prototype commun. La restitution de ce prototype devient ainsi la fin de l'étude.

Est-ce la seule fin que puisse se proposer le grammairien comparatiste ? Nous ne le pensons pas. Si la grammaire comparée n'envisageait que la restitution de l'original commun de langues différenciées dans le temps et dans l'espace, ce serait une discipline orientée exclusivement vers l'étymologie. Or, l'étymologie n'est qu'un aspect du problème linguistique. L'esprit aspire à connaître non seulement d'où viennent les choses, mais encore leur raison d'être, pourquoi elles durent²⁰.

Si la visée strictement étymologiste et prototypique des études comparatistes était déjà depuis longtemps dépassée au moment où Guillaume écrit, cette image simplifiée et un peu caricaturale de la discipline lui permet par contraste de situer sa propre approche, qui d'une part cherche à étendre l'étude « à la partie formelle des langues » (par rapport à une recherche réduite au lexique), et en même temps à interroger les causes (« pourquoi elles durent »), la « raison d'être » des « choses », c'est-à-dire à atteindre un niveau d'analyse distancié, du point de vue de l'expérience de la langue. Jean-Claude Chevalier en 1966, dans son compte rendu de l'ouvrage de Roch Valin, *La méthode comparative en linguistique historique et en psycho-mécanique*, confirme le récit de Guillaume concernant l'histoire et les transformations de la discipline comparative, et le tournant que ce dernier aura opéré :

La grammaire comparée n'étudiait pas une langue, mais des parentés de langue. Elle mettait en rapport des éléments phoniques de langues diverses, elle ne s'intéressait jamais à l'idiome parlé *hic et nunc*, au mécanisme qu'il met en cause. L'homme, si l'on peut dire, était muet dans la grammaire comparée, bien qu'elle n'ait jamais considéré que des réalités phoniques, et pour cette raison. Elle ne nous apprenait rien sur « l'état existentiel du langage »²¹.

On pourrait aussi citer le compte rendu enthousiaste de Louis Havet, en 1919, sur le *Problème de l'article*. Havet tente en effet de définir l'approche de la langue de Guillaume en distinguant ce qu'observe un « linguistique psychologue » par opposition à un « linguiste historien » :

¹⁹ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), *Problèmes de linguistique générale*, p. 87.

²⁰ *Le problème de l'article*, p.11-12

²¹ Jean-Claude Chevalier, « Roch Valin, *La méthode comparative en linguistique historique et en psycho-mécanique du langage* », Bulletin hispanique, 68-1-2, Année 1966, p. 175.

Les linguistes sont ordinairement historiens ; M. Guillaume est un linguiste psychologue. Un linguiste historien explique *vache* par le latin *uacca* et *taureau* par un diminutif de *taurus* ; un linguiste psychologue se demande pourquoi, dans l'espèce bovine on distingue le mâle de la femelle par un autre procédé que dans l'espèce canine, et pourquoi la langue ne note pas le sexe du mulot ou de la souris²².

Néanmoins on peut se demander si ce portrait du linguiste-psychologue (et ethnologue) ne s'appliquerait pas mieux à Benveniste ou à Meillet plutôt qu'à Guillaume. Cette question du genre ne peut d'ailleurs pas manquer de rappeler l'article de Meillet, « La catégorie du genre et les conceptions indo-européennes »²³, daté lui aussi de 1919.

Emile Benveniste, dans son « Avant-propos » du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969), formule lui aussi, cinquante ans après Guillaume, une critique de la grammaire comparée à visée strictement étymologiste, originiste, phonétiste, avec la même intention que ce dernier : définir, par contraste, son propre objet d'étude.

Notre entreprise est entièrement différente. Nous n'avons nullement cherché à refaire un inventaire des réalités indo-européennes en tant qu'elles sont définies par de grandes correspondances lexicales. Au contraire, la plupart des données dont nous traitons n'appartiennent pas au vocabulaire commun. Elles sont spécifiques comme termes d'institutions, mais dans des langues particulières, et c'est leur genèse et leur connexion indo-européenne que nous analysons. Nous nous proposons donc d'étudier la formation et l'organisation du vocabulaire des institutions²⁴.

Le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* n'est pas un ouvrage d'étymologie, son intention est autrement de mettre en lumière les fondements linguistiques de la vie des sociétés indo-européennes. L'*institution*, terme-clé du projet de Benveniste, ne sépare par le dire et le vivre, elle est organisatrice de société. Comme Benveniste l'écrit dans « Sémiologie de la langue » (1969), la langue est *l'interprétant de la société*²⁵. On peut par ailleurs noter – même si ce fait n'a rien d'exceptionnel en soi – que Benveniste fonde ses analyses sur des textes réels, des textes porteurs de réalité vivante et d'invention. Ce qui est également le cas chez Guillaume, qui cite en grande quantité des passages de romanciers et poètes du XIX^e siècle. Pour terminer, à propos de la critique de l'étymologisme pris pour la grammaire comparée, on peut rappeler une distinction importante que pose Benveniste dans l'avant-propos du *Vocabulaire*, entre la *désignation* et la *signification*²⁶, c'est-à-dire entre un rapport réaliste où le mot désigne un réel, et le travail d'analyse plus fin entre des formes linguistiques pour dégager des valeurs particulières. De ce point de vue, la notion de *système* apparaît comme centrale à la fois pour Guillaume et Benveniste, bien qu'elle soit plus présente à l'état énoncé chez Guillaume (Benveniste n'en étant pas moins saussurien, et penseur du *système*). Guillaume parle en effet de *systematicité*, de « résultats systématiques », de « systématique du langage », ou de « psycho-systématique ». Pour évoquer le fonctionnement, l'architecture ou le mécanisme de la langue, il emploie encore l'expression de *schème sub-linguistique*²⁷.

Ce qui est *en-dessous*, *sub-*, c'est l'organisation profonde, inconsciente, qu'une analyse dévoile. Cette fois c'est au travail de Saussure concernant les paragrammes qu'on

²² Louis Havet, *Journal des savants*, Vol. 17, n°3, 1919, p. 158.

²³ Antoine Meillet, « La catégorie du genre et les conceptions indo-européennes » (1919), *Linguistique historique et linguistique générale* [1921], Limoges : Lambert-Lucas, 2015, p.289-307.

²⁴ Emile Benveniste, *Vocabulaire des institutions indo-européennes, t.1*, Paris : Minuit, 1969, p. 9.

²⁵ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 54.

²⁶ Voir *Vocabulaire*, p.10 et p.12.

²⁷ Gustave Guillaume, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps suivi de L'architecture du temps dans les langues classiques* (1929), Paris : Champion, 1970, p. 122.

pourrait aussi penser. Dans *Temps et verbe*, Guillaume conçoit l'architecture dévoilée de la langue sous l'aspect de *schèmes*, s'intéressant même à la dimension discursive de la langue, ce qu'il nomme le « style » (la « stylistique »).

C'est une construction des plus vastes, dont le schème verbo-temporel restitué dans cette étude ne constitue qu'une partie. Il y a un schème sous toute la langue, non pas seulement sous le verbe, mais sous le nom, sous la phrase, sous le vocabulaire et même sous le style²⁸.

Notons que le *Traité de stylistique française* de Charles Bally (1921) date de la même époque, et que sous la notion de « style » (différente de celle de Guillaume) celui-ci cherche également à approcher la dimension individuelle de la langue.

On pourra remarquer une autre expression qui figure à la même page de *Temps et verbe*, celle d'« état latent » – « le mécanisme de la langue tel qu'il existe à l'état latent dans la pensée du sujet parlant ». Cette idée de « latent », qui suppose une analyse rendant visible le non-manifesté de la langue, pourra apparaître comme un écho de textes de Bréal, mais aussi comme un terme appartenant plus largement à une tradition de pensée qui se continue dans le structuralisme et la grammaire générative. Benveniste parle dans son texte de *l'Eau virile* (1945), d'une « mythologie latente dans les figuration de l'eau », et Edward Sapir dans *Language* en 1921 emploie également cette notion : « *The latent content of all languages is the same – the intuitive science of experience*²⁹ ».

La question de l'inconscient (du latent) est sans doute un des problèmes majeurs discutés par les sciences humaines depuis la fin du XIX^e siècle, et qui déterminent des approches différentes. Le structuralisme de Lévi-Strauss par exemple repose sur l'idée d'une variabilité culturelle comprise dans un répertoire limité de possibles chacun modélisables, le modèle ayant pour objet de dévoiler la structure inconsciente de tel ou tel aspect de la vie culturelle (qu'il s'agisse des mythes, du mariage, du langage, etc.). Benveniste ne manque pas d'indiquer ce principe de *dévoilement* lorsqu'il décrit à gros traits l'approche de Guillaume : « Dans la psycholinguistique de Guillaume, la structure linguistique est posée comme immanente à la langue réalisée, et la structure systématique se dévoile à partir des faits d'emploi qui l'explicitent³⁰ ». Chez Guillaume, on trouve de même que chez Lévi-Strauss une conception universaliste, où un phénomène est l'expression d'une *tendance* comprise dans un ensemble de possibles (ou *solutions*).

Ces deux questions [pourquoi les choses existent et durent] se posent d'autant plus impérieusement au linguiste que le fait qu'il considère s'est réalisé un plus grand nombre de fois de façon indépendante dans des langues différentes, et qu'il a eu dans chacune d'elles une existence plus durable. Il y a en effet dans ce cas *indice d'universalité* : du moment qu'un même phénomène se renouvelle indépendamment dans plusieurs langues on est porté à y voir l'effet d'une tendance naturelle.

Ce point de vue superpose à la grammaire comparative préoccupée d'étymologie, une grammaire comparative d'un autre ordre. Il n'est plus question de reconstruire l'original commun de langues différenciées, mais de discerner en vertu de quelles *nécessités communes* les systèmes que forment ces langues se sont créés et ont subsisté. Le principe de la méthode reste le même, mais il faut tenir compte de changements imposés par la différente nature de l'objet. Au lieu de correspondances entre phonèmes, il s'agit de correspondances entre systèmes, – plus exactement entre les communes tendances de

²⁸ *Idem.*

²⁹ Edward Sapir, *Language. An Introduction to the Study of Speech*, New York : Harcourt & Brace, 1921, p. 233.

³⁰ Emile Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale » (1954), *Problèmes de linguistique générale*, p. 13.

différents systèmes, car ainsi que l'a fait remarquer avec justesse M. Vendryes (Mém. de la Soc. de linguistique, XVI, 259), la comparaison en matière de syntaxe comparée doit porter sur les tendances plutôt que sur les faits. Cela tient à ce qu'un système est le résultat d'une intention qui réussit, à la longue, en mettant à profit certains accidents, à organiser parmi les éléments matériels de la langue des jeux d'opposition déterminés³¹.

Les notions de « tendance » et d'« intention » sont intéressantes à noter en tant que vocabulaire théorique d'une époque. Elles définissent ici la nature dynamique de la relation entre l'esprit et la langue. Benveniste emploie également les termes d'*intention*, d'*inténué*, d'*intentionnel*, mais dans un sens qui relève d'une conception du discours et de la subjectivation. Dans l'article « Les relations de temps dans le verbe français » (1959), il parle en effet de « l'intention d'influencer l'autre³² », et d'« intention historique³³ » ; dans ses manuscrits sur *la langue de Baudelaire*, il oppose encore un « inténué » ou « inténué-idée » du discours ordinaire, à un « inténué émotif », « affectif », « poétique » du langage poétique³⁴, et dans « Sémiologie de la langue » (1969) la notion d'« inténué » lui permet de passer d'une linguistique du signe (discontinu) à une linguistique du *discours* ou de la *phrase* (continue) :

Or le message ne se réduit pas à une succession d'unités à identifier séparément ; ce n'est pas une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens (l'« inténué ») conçu globalement, qui se réalise et se divise en « signes » particuliers que sont les MOTS³⁵.

De l'« intention qui réussit » de Guillaume et qui représente une « tendance » de la langue, à l'« inténué » de Benveniste en tant qu'activité de sens d'un sujet dans le langage, on pourra dire que la comparaison terme à terme a quelque chose de forcé et de faux. Néanmoins elle fait apparaître deux manières très différentes de concevoir l'histoire des langues, en tant que perfectionnement de l'expression dans un rapport à l'esprit humain, ou en tant qu'invention d'un vivre imprévisible. L'*inténué* de Benveniste implique le sujet et celui à qui il parle, il n'est pas réductible à de la communication, il est énonciation d'une expérience, et il en institue la réalité (« Le langage *re-produit* la réalité³⁶ »).

Dans son cours du 8 janvier 1949, Guillaume note ceci :

Le grand comparatiste qu'est Emile Benveniste a attiré une fois mon attention sur l'importance extrême qu'il convenait d'accorder, en linguistique générale, à l'idée d'institution. Ne devient langue, ne s'intègre à la langue que le rapport institué. Ce n'est pas par sa découverte qu'un rapport entre dans la langue, comme partie intégrante, c'est par une opération approbative d'institution³⁷.

L'expression « opération approbative d'institution », du moins l'adjectif « approbatif », laisse imaginer qu'à un moment la société accepterait ou rejetterait une innovation linguistique. En quoi consisteraient cette opération et cette approbation ? L'institution, chez Benveniste, procède de la capacité d'interprétance propre à la langue, et est liée à la qualité

³¹ Gustave Guillaume, *Le problème de l'article*, p. 12.

³² Emile Benveniste, « Les relations de temps dans le verbe français » (1959), *Problèmes de linguistique générale*, p. 242.

³³ *Ibid.*, p. 245.

³⁴ « Je vois maintenant qu'une des clés du problème est la distance entre le signifié des mots et l'inténué de l'énoncé. / *En prose les signifiés sont agencés en vue de l'inténué*. Et l'inténué est l'idée à énoncer. Or l'inténué est une certaine référence au monde, concret ou abstrait, il n'importe. C'est un mode conceptuel. / En poésie l'inténué n'est pas conceptuel, mais "affectif". » (Emile Benveniste, *Baudelaire*, Limoges : Lambert-Lucas, 2011, [ms. 20, f°14 / f°208], p. 448-449.

³⁵ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 64.

³⁶ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), *Problèmes de linguistique générale*, p. 25.

³⁷ *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, publiées par Roch Valin, 1948-1949, série C, Québec : Presses de l'Université Laval / Paris : Klincksieck, 1973, p. 90.

intersubjectivante du langage (« Ainsi la situation inhérente à l'exercice du langage qui est celle de l'échange et du dialogue, confère à l'acte de discours une fonction double : pour le locuteur, il représente la réalité ; pour l'auditeur, il recrée cette réalité³⁸ »). Dans les manuscrits sur « la langue de Baudelaire », Benveniste caractérise ainsi le *langage poétique* par sa qualité instituante. Le poète produit un *contre-monde*, ou *réalité seconde* :

Le « sens » est en poésie l'adéquation à la « réalité » que le poète institue, sa réalité à lui. Quelle est donc la nature de cette réalité seconde et comment l'atteindre³⁹ ?

Chez Baudelaire, ai-je dit, l'émotion se convertit en images sensibles, se donne un support sensoriel, trouve son équivalence dans les objets qui la suscitent (ciel nocturne) ou dans les mouvements qui la prolongent (nage, planer, balancements) et finit par instituer un véritable contre-monde <ou ultra-monde>, qui se prête à l'inventaire et à la description⁴⁰.

Ce *contre-monde*, ou *ultra-monde*, correspond en même temps à une langue ou « sémiologie nouvelle ». C'est la définition du *langage poétique*.

On <Le poète> recrée donc une sémiologie nouvelle, par des assemblages nouveaux et *libres* de mots. A son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence d'un langage qui échappe à la convention essentielle du discours. Il doit s'y ajuster, et recrée pour son compte les normes et le «sens»⁴¹.

Si le langage poétique implique chez le lecteur-auditeur qu'il s'y ajuste, il implique du côté de l'analyste une *conversion du point de vue*. C'est l'expression que Benveniste emploie pour définir son approche de la langue de Baudelaire, en expliquant la nécessité selon lui de voir autrement le poème qu'avec les catégories du langage ordinaire : « Nous tentons cette conversion du point de vue et cette ~~exploration dans ma tentative de~~ création d'un nouveau modèle, convaincu à la fois de sa nécessité et de son insuffisance présente : notre tentative semblera radicale. Nous sommes sûr qu'un jour on lui reprochera de ne pas l'avoir été assez⁴² ». L'analyse à laquelle il oppose son projet d'étude, et qu'il considère néanmoins comme un progrès dans la reconnaissance de catégories spécifiques au langage poétique, c'est la démarche structuraliste du poème *Les Chats* par Lévi-Strauss et Jakobson qui consiste « à partir de la pièce de vers comme d'une donnée, de la décrire, de la démonter comme un objet⁴³ ». Cette différence d'approche entre la démarche objectiviste de Lévi-Strauss et Jakobson, et la remise en question du point de vue chez Benveniste, est peut-être du même ordre que celle qui éloigne en linguistique générale Guillaume et Benveniste.

³⁸ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), *Problèmes de linguistique générale*, p. 25.

³⁹ Emile Benveniste, *Baudelaire*, Limoges : Lambert-Lucas, 2011, ms. 22, f°11/f°263, p. 560-561.

⁴⁰ *Ibid.*, ms. 22, f°13/f°265, p. 564-565.

⁴¹ *Ibid.*, ms. 22, f°53 / f°305, p. 644-645.

⁴² *Ibid.*, ms.14, f°1 / f°80, p. 184-185.

⁴³ *Ibid.*, ms.14, f°2 / f°81, p. 186-187.